

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 39 (1901)
Heft: 18

Artikel: Le menuet du boeuf
Autor: Fourrier, Eugène
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198731>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

sés impressions, ne justifierait-il pas à lui seul les quelques minutes de plus données au repas ? Mais, à table, trêve aux soucis, trêve aux discussions troubantes, aux discussions d'affaires ; de la bonne humeur, sinon de la gaité ; rien que cela. Surtout, parents, ne choisissez pas, comme c'est le cas trop souvent, le moment des repas pour réprimander vos enfants et régler vos petits comptes avec eux ; vous leur feriez, ainsi qu'à vous-mêmes, beaucoup de mal. Il y a tant de moments plus propices pour exercer votre autorité.

M. H. van Muyden.

Tous nos journaux ont donné d'intéressants détails biographiques sur M. H. van Muyden, qui vient de mourir à l'âge de 87 ans. M. H. van Muyden était le père de M. le syndic de Lausanne et d'une nombreuse famille, à laquelle nous présentons l'expression de nos sincères condoléances.

Nous avons eu le plaisir de nous entretenir quelques fois avec ce respectable vieillard, toujours aimable, toujours accueillant. Il jouissait d'une mémoire remarquable et racontait le passé avec un charme tout particulier. Nous avons recueilli dans ses conversations nombre de renseignements qui nous ont été très précieux.

M. H. van Muyden était capitaine lors de la guerre du Sonderbund. Aussi, en 1897, a-t-il assisté avec bonheur au banquet commémoratif des vétérans de cette campagne, banquet où il n'a cessé de manifester une gaité on ne peut plus franche et communicative.

Après cette petite fête, nous nous sommes permis de lui demander de vouloir bien nous envoyer quelques lignes sur les souvenirs que lui avait laissé sa campagne du Sonderbund. Il accepta avec la meilleure grâce et ne tarda pas à nous envoyer un article assez étendu et qui fut très goûte.

Nous nous faisons un plaisir d'en reproduire ici quelques passages qui seront sans doute relus avec intérêt par tous ceux qui ont connu et apprécié M. H. van Muyden.

« Le 13 novembre, Fribourg fut cerné de tous les côtés. Le but du général Dufour, en concentrant une grande masse de troupes autour de la ville, était de la forcer à capituler pour éviter l'effusion du sang. Notre brigade s'en était rapprochée, stationnée assez longtemps en colonne serrée pendant qu'un parlementaire, M. Aug. de Cerdat, lieutenant de chasseurs à cheval, envoyé par le général, était allé demander la reddition de la ville. Profitant de ce moment, j'allai examiner une redoute construite récemment pour la défense de celle-ci. Le colonel Veillon et son adjudant, qui s'étaient avancés dans la même direction, revinrent au galop et le colonel me cria : « Re-tirez-vous, le feu va commencer ! »

« Au même instant, un boulet tiré de la redoute passa au dessus de nos têtes ; d'autres boulets suivirent et de petits sifflements de balles se firent entendre. La plupart des boulets passant au-dessus de nos têtes, allaien se perdre dans un bois, derrière nous, où ils brisaient les arbres, dont nous entendions les craquements.

« Après ces premiers coups de feu, une section d'artillerie, commandée par le colonel E. Tissot, alors lieutenant d'artillerie, répondit au feu de la redoute. Je vis des obus éclater tout près de nous ; plusieurs artilleurs furent gravement atteints. Sans un pli de terrain qui nous protégeait, nous aurions été assez exposés. Un soldat de notre bataillon écrivit à ses parents : « Honneur à notre colonel, car pendant que les boulets nous pleuvaient dessus, il nous a abrités derrière un crêt. »

» Notre brigade eut une dizaine de morts et une cinquantaine de blessés. La compagnie Eytel éprouva quelques pertes. J'assisai à son appel du soir ; le sergent-major, éclairé par une lanterne, fit l'appel de ses hommes et l'on répondait de temps en temps : « blessé, manque, mort. »

» La nuit mit fin au combat et ma compagnie fut placée aux extrêmes avant-postes pour la nuit.

» Le 14, au matin, notre bataillon dut partir pour Matran. En traversant un hameau, nous fûmes témoins des premières tristes suites de notre combat. Des chars couverts de paille et contenant des blessés, qui avaient été recueillis dans une grange, étaient prêts à partir pour l'hôpital de Payerne.

» Lorsque la nouvelle de la capitulation de Fribourg nous parvint, nous nous mimes en marche pour entrer en ville, ce qui ne put avoir lieu qu'à la nuit, car des troupes y arrivaient de tous côtés. L'encombrement était considérable.

» Le 15 novembre, une partie des troupes fut dirigée sur Lucerne ; une autre alla occuper les diverses parties du canton. Notre bataillon fut cantonné à Praz-Roman, puis à Übersdorf et envoyé à Bulle durant le temps des élections au Grand Conseil.

» Ma compagnie fut envoyée de là au couvent de la *Part-Dieu*, où les bons Chartreux, vêtus de longues robes blanches, nous reçurent de leur mieux.

» Une abondante neige couvrait la contrée et ne facilitait guère les manœuvres militaires, aussi je me bornai à faire avec mes soldats quelques promenades pour les occuper. Malgré un froid rigoureux, ces promenades avaient leur agrément ; la Gruyère était fort belle avec sa parure d'hiver, le brouillard en se congélatant s'était attaché aux arbres et leur donnait l'apparence d'une riche broderie de dentelles.

» Notre dernier cantonnement fut Fribourg. Nous avons été bien reçus partout, les Fribourgeois ont supporté avec patience les lourdes charges qui leur étaient imposées. En présentant mon billet de logement au recteur Corminboeuf, chanoine de St-Nicolas, il me dit avec un accent de cordialité : « Monsieur, veuillez regarder ma maison comme la vôtre et prendre tous vos repas chez moi ; j'ai été au-mônier de régiment et j'ai apprécié l'avantage d'être bien traité. »

Le Menuet du Bœuf.

Le célèbre compositeur Haydn avait une femme acariâtre et avare qui ne le rendait pas heureux ; autant il était calme et de commerce agréable, autant sa moitié était rageuse et d'humeur difficile. Pour le motif le plus futile, elle se mettait en colère et lui faisait des scènes interminables. Il s'était marié très jeune et un peu à la légère, le bon Haydn, s'étant amoussé de bonne heure d'une jolie fille aussi pauvre que lui. Dans les débuts, le ménage avait connu les privations ; peu à peu, le talent d'Haydn s'était affirmé, le succès avait couronné ses efforts, la célébrité était arrivée, célébrité qui venait d'être consacrée à Paris, où le compositeur allemand avait remporté un triomphe sans précédent ; ses œuvres étaient entre toutes les mains ; sa situation avait changé, l'aisance avait succédé à la gêne, mais le caractère de sa femme ne s'était pas modifié ; elle était plus intéressée que jamais et toujours aussi revêche.

Haydn souffrait en silence et cherchait l'oubli dans le travail, trop heureux quand son irascible compagne ne venait pas l'importuner par quelque dispute oiseuse.

Un matin, pendant qu'il se livrait à la composition, on frappa à sa porte ; sa domestique introduisit un gros homme à face réjouie, à l'air vulgaire, qui, après avoir salué, s'assit sans façon dans un fauteuil.

» Que me voulez-vous ? demanda doucement Haydn, surpris.

— Excusez-moi si je vous dérange, dit le visiteur ; vous êtes bien Monsieur Haydn ?

— Oui, mon ami.

— Le célèbre compositeur dont toute l'Allemagne s'honneure et que l'Autriche est fière de posséder dans sa capitale.

Haydn voulut protester ; le gros homme l'interrompit ?

— Je connais votre mérite, dit-il.

— Vous êtes sans doute musicien ? demanda Haydn.

— Je ne connais rien à la musique, je suis marchand de bœufs.

— Que désirez-vous ? interrogea de nouveau Haydn.

— Vous faire une proposition : je marie ma fille dans huit jours ; vos menuets sont renommés dans le monde entier ; j'ai promis à mon enfant que, le jour de son mariage, on danserait aux sons d'un menuet composé exprès pour moi par l'illustre Haydn.

Je paierai ce qu'il faudra.

Il tira de sa poche une bourse pleine de pièces d'or qu'il posa sur la cheminée.

— Mais, mon ami, observa Haydn.

— Je sais que vous allez me répondre que vous ne travaillez que pour les souverains et les hauts personnages de la cour ; je ne suis pas noble, mais je suis riche ; j'ai mon orgueil aussi, moi, je veux offrir cette fantaisie royale à ma fille comme cadeau de noces.

Vous fixerez le prix.

— Les menuets que je compose, dit Haydn, ne sauraient faire danser ; il sont conçus dans un genre qui ne vous plairait pas beaucoup.

— Erreur : ils ne m'intéresseront pas, moi, c'est possible, mais mon futur gendre est un connaisseur, il joue de la clarinette et est très amateur de musique ; ma fille joue du clavecin d'une façon remarquable à ce qu'assurent ses maîtres ; votre œuvre tombera dans des oreilles capables de l'apprécier.

Le premier professeur de ma fille nous parlait souvent de vous, le père Goëllmann.

— Le père Goëllmann, dites-vous ? s'écria Haydn.

— Lui-même ; aussi vrai que je m'appelle Wilhelm Kruder.

— C'est mon ancien maître, reprit Haydn avec émotion : il m'a inculqué les premières notions de la musique, je ne l'oublierai jamais.

— Alors, vous consentez ?

Haydn, touché par la bonhomie du marchand de bœufs, promit de contenter son désir :

— C'est en souvenir de mon vieux professeur, lui dit-il.

Le marchand se confondit en remerciements et se retira, enchanté.

Quand il fut parti, Haydn aperçut sur la cheminée la bourse déposée par le boulvier.

Elle était accompagnée de son adresse.

Haydn appela sa domestique et lui commanda de rendre la bourse à son propriétaire.

Sa femme avait tout entendu ; elle entra comme une furie dans le cabinet de travail.

— J'en apprends de belles ! s'écria-t-elle.

— Quoi ? chère amie.

— Avez-vous perdu la raison ?

— Moi ?

— On vous fait une commande et vous retournez l'argent ; n'est-ce pas l'acte d'un fou ?

— Mais, ma chère amie.

— Refuser le salaire de votre travail !

— Laissez-moi l'expliquer.

— Est-ce vrai ?

— S'il me plaît d'obliger ce brave homme.

— Vous ne le connaissez pas ; vous ne l'avez jamais vu.

— Sa fille a eu pour maître mon premier professeur.

— En voilà une raison ! Et lui, que fait-il ?

— Il est boulvier.

— Un boulvier ! Allez donc lui demander de vous donner un bœuf sans argent ; vous verrez comment il vous recevra.

— Ce n'est pas la même chose.

— Vous ne changerez jamais avec votre sotte générosité ; vous nous ruinerez, nous mourrons sur la paille.

Pour avoir la paix, Haydn s'enferma dans son cabinet de travail et se mit à composer le menuet qu'il avait promis de livrer.

Le lendemain, il l'envoya au bonhomme Kruder

dont la joie n'eut plus de bornes; son gendre en fit aussitôt faire des copies séparées pour chaque instrument; en même temps, il réunit les meilleurs musiciens de Vienne. Le marchand de bœufs donna une soirée à laquelle il convia tous ses amis.

Dès qu'ils furent rassemblés, les artistes attaquèrent le menuet.

Les assistants écoutèrent religieusement.

Il était fort beau, harmonieux, écrit dans un style élégant.

Quand les violons se turent, les bravos éclatèrent de toutes parts.

— C'est un chef-d'œuvre, opina un vieux conseiller aulique.

— Mes amis! s'écria avec orgueil le marchand de bœufs, c'est pour moi que le célèbre Haydn a bien voulu le composer, je m'en souviendrai toujours!

— Fillette, ajouta-t-il, en se tournant vers son enfant, c'est au son de cette musique que l'on ouvrira le bal le jour de ton mariage.

La jeune fille se jeta dans les bras de son père.

Kruder se rappela qu'Haydn lui avait renvoyé la bourse qu'il avait espérée lui faire accepter.

— L'illustre maître, reprit-il, n'a pas voulu d'argent; je veux lui faire un cadeau.

Qu'est-ce que je pourrais bien lui offrir?

Il était perplexe.

Tout à coup, il frappa des mains.

— J'ai trouvé! s'écria-t-il; je vais lui donner un bouquet, le plus beau de mes étables.

— C'est une idée! approuvèrent les invités.

— Allons le choisir! dit le marchand.

Suivi des assistants, il se rendit à ses écuries où il choisit le bœuf le plus gras, un bœuf énorme qui faisait l'admiration des connaisseurs.

— Il faut le parer, dit le gendre, qui, tout de suite, se mit à l'œuvre.

Pendant que les jeunes filles confectionnaient des guirlandes de fleurs, les garçons d'écurie lui donnaient les cornes.

Minuit sonnait quand ce fut fini.

Kruder et ses invités se dirigèrent, avec le bœuf, vers la demeure d'Haydn; les musiciens marchaient en tête; le cortège s'avanza en silence jusque sous les fenêtres du compositeur.

A un signal de leur chef, les musiciens commencèrent la sérenade.

Haydn, surpris dans son sommeil, se réveilla, se demandant qui pouvait faire ce tapage à pareille heure.

Bientôt il reconnut son menuet.

Il se leva, endossa sa robe de chambre et ouvrit la fenêtre.

Des applaudissements frénétiques éclatèrent.

Les voisins, réveillés, eux aussi, étaient sur leur porte; vêtus sommairement, une lampe à la main, ils regardaient surpris.

Haydn descendit, fit entrer le cortège dans sa cour; il fut très intrigué en apercevant un énorme animal, couvert de fleurs, qui poussait des mugissements.

Le marchand de bœufs présenta ses invités.

Haydn embrassa la jeune fille, complimenta les musiciens.

— Permettez-moi de vous présenter le plus beau bœuf de mes troupeaux, lui dit Kruder.

L'animal s'avanza grave et majestueux.

Haydn éclata de rire.

Il accepta pour ne pas peiner le brave homme.

Tous se retirèrent enchantés de l'accueil cordial du compositeur.

L'aventure fit du bruit dans Vienne; chacun voulut posséder le menuet, que l'on désigna sous le nom de *Menuet du Bœuf*; il figure encore sous cette dénomination dans les œuvres du maître et fait toujours les délices des amateurs de musique classique.

Le bœuf é'ait resté dans la cour et paraissait fort embarrassé de sa personne

— Qu'allez-vous en faire? demanda la femme d'Haydn.

— Il faut le donner, répondit ce dernier.

— Le donner! s'écria-t-elle, il ne manquerait plus que cela.

— Nous ne pouvons pas cependant le manger à nous deux.

— On peut le vendre.

— Le vendre, ce n'est pas mon métier, reprit Haydn; je l'enverrai aux hospices; les malades s'en trouveront bien.

— Si vous faites cela, dit sa femme, furieuse, je quitterai la maison!

Si seulement c'était vrai, pensa Haydn.

— Nourrissez toute la ville, reprit-elle, et vous vous mourrez à l'hôpital.

— Non, dit Haydn, en souriant, c'est le bœuf qui mourra à l'hôpital.

EUGÈNE FOULARD.

N'y c'ein a min coumeint no.

Quand lo régent no désa à l'écoula que faut amâ sa patrie, l'étai, ma fai, bin d'accutâ; et po cein on lo fâ ti, kâ n'est pas lè bons ci-toyens que no manquont; mâ clia patrie, que jé don la Suisse et lo canton, lè assebin lo veladzo, et tsi no, tsacon tint à son veladzo, et mé qu'on ne crâi; et son lâi tint dinse, on a résoun, kâ la tsemise est pe près què la roba.

On s'cognai, on sâ cein qu'on vâo et cein qu'on pâo férâ, et n'est que justo son s'â crâi mé que lè z'autro. Quien honneu lâi a-t-e pas po on veladzo quand l'âi a on assesseu ào bin on dzudzo, et diere ne s'â redressè-t-on pas quand on a on conseiller! Kâ nia pas! ne faut pas dâi fottu bêtè po cliau pliace, et cein montrè qu'on a onco dâi lulu dè sorta.

Et po lo militero! coumeint diablio on étai fai d'âi lè z'autro iadzo, dâo teimps d'âi revuès, quand on vayâi on galé caporal ào bin on sergent et qu'on poivâi deré: « C'est que; lè dè noutron veladzo! »

Nia pas tant quâi z'incendiè qu'on étai fai d'avâi 'na pompa à fù, que poivâi piclia pe haut que lè z'autrè, ào bin que faisâi raza clia d'ein quiè on vouedivè; assebin, coumeint on s'â branquâvè po pompa, po tatsi què la pompa que no vouedivè dedein ne pouessè pas fourni à mesoura; vo dio: on étai tot crâno d'êtrè d'son veladzo.

Lâi a on part d'ans, l'avâi boulrâ à B... et lè pompè dâi veladzo vesins lâi étiont z'ùes, coumeint dè justo. Clia dè E... que s'etâi messa ein route, s'etâi reveria po cein que lo fù étai on bocon lién; mâ cauquîe citoyens dè E... alliront tot parâi tanqua B... et puront onco sauva quasu tota la granna que s'â trovâvè dein lo grenâi dè nâ maison que boulrâvè, que furont bien remarquâ dè cliau de B...

Cauquîe teimps après, dâi citoyens dè B... et de cliau dè E... se re incontronrânt à n'a faire et alliront bârè demi-pot, coumeint bin vo peinsâ; et tot ein deveseint dè cosse et dè cein, reuegniront à parlâ de cé fù.

— Eh bin, honneur à vo, se fe ion dè B... à cliau dè E... vo z'etè d'âi crâno citoyens, résolus et vo no z'âi fè on rudo serviço; assebin se per hazâ veniâi à boulrâ per tsi vo, vo pâodè comptâ sur no, et ne sarai pas dâi derâi por vo portâ séco.

— Pâo! se lâo répond on gaillâ dè E... qu'etâi on bocon allumâ et que s'â peinsâvè que n'y ein avâi min coumeint cliau de E..., craidè vo qu'on ne seyè pas fotu dè férè on incendiè sein vo!

RN.

Recette. — *Potage velouté.* Si vous avez du bon bouillon gras, voici un excellent moyen de l'améliorer encore. Faites cuire un tapioca un peu épaiss; d'autre part, délayez avec un verre de bouillon tiède cinq ou six jaunes d'œufs au fond de la soupière, puis versez dessus votre tapioca bouillant, en continuant toujours de tourner, afin de bien opérer le mélange.

Boutades.

Un gamin de Paris voyant un monsieur chauve:

— Tiens! en voilà un qui a retourné sa brosse.

Un tajilleur s'adressant à un marchand d'étoffes auquel il devait depuis longtemps une facture assez importante, lui dit:

« Mon cher fournisseur, il y a longtemps que je vous dois, mais maintenant que mes

affaires ont tourné à bien, je pourrai vous payer. Ces années passées, je n'étais pas seulement enfoncé jusque-là, fit-il en mettant la main à la hauteur de son cou, mais jusque-là: puis il plaça sa main au-dessus de ses yeux. »

Et le fournisseur ajoutait en souriant: « Il ne vous restait plus que le toupet! »

— Estimez-vous, monsieur le pasteur, demande une jeune dame, que je commette un péché en trouvant du plaisir à m'entendre dire que je suis belle?

— Ôn pèche toujours, madame, lorsqu'on prend plaisir au mensonge.

Dans la guerre de 1870, un mobile français se sauva à toutes jambes.

— Eh bien, là-bas, vous fuyez? fait le lieutenant.

— Non, du tout... Je fais quelques pas en arrière, parce que mon fusil repousse.

On parle d'un léger tremblement de terre qui a mis en émoi une petite localité.

— Vous devez avoir eu joliment peur? dit quelqu'un.

— Feur, oui; mais la terre tremblait encore plus que nous!

En police correctionnelle.

— Témoin, vous fatiguez le tribunal par vos explications diffuses et interminables. Quel métier exercez-vous?

— Scieur de long, mon président.

— Eh bien! vous n'êtes pas ici pour exercer votre métier.

OPÉRA. — A l'exception de la représentation de *Lakmâ*, mercredi, l'ancien répertoire a tenu la rampe toute la semaine. Dimanche, c'était *La Traviata*; mardi et vendredi, c'était *Mignon*. Il n'y a pas eu pour cela moins de monde au théâtre et les applaudissements n'ont pas été moins nourris. La présence très assidue du public et son constant enthousiasme, à toutes les représentations, réjouissent le bon droit le comité; en revanche, ils font le désespoir des fanaticques du répertoire moderne, qui voudraient voir les anciens opéras quitter jamais l'affiche. Nous n'en sommes pas encore là et il n'y a point lieu de tant s'en désoler. Si l'opéra moderne est d'une conception plus logique, plus subjective que l'ancien, si la convention y occupe moins de place, enfin, si l'art y marque plus fortement son empreinte, s'ensuit-il que, d'emblée, nous devons fermer la porte sur le passé et brûler sans merci ce que nos pères ont adoré? Plusieurs d'entre les vieux opéras — comme bien des nouveaux, d'ailleurs — ne peuvent prétendre à l'immortalité, soit; mais, au moins, en considération de leurs justes succès d'antan, qu'on les laisse mourir de leur belle mort et, jusqu'au dernier moment, réjouir ceux qui les aiment et qui leur trouvent encore des charmes. L'acharnement de certaines personnes contre ces anciens opéras ne fait qu'exciter les préventions du grand public à l'égard de la musique moderne, qui ne lui est point encore assez familière pour qu'il en puisse apprécier du coup toutes les richesses et toute la saveur.

Demain, dimanche, à 8 heures, troisième de *Mignon*.

La rédaction: L. MONNET et V. FAVRAT.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.
3, RUE PÉPINET, 8

PAPETERIE STELLA

Papier et enveloppes de première qualité renfermés dans un élégant cartonnage.
Boîtes de 50/55 ou de 25/25 feuilles et enveloppes.

Très avantageux.

Lausanne. — imprimerie Guilloud-Howard